4e ANNÉE, N° 161. --- MERCREDI, 9 MAI 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, A Galata.

Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez M. G. Muir, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve Camoin et Cie.

A Londres, chez MM. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 colonnes
" ..... 6 mois, 4 "
Provinces ou Etranger un an, 9 "
" ..... 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-
Le Journal paraît les 4, 9, 12, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Mai.

La Grèce a été enfin dotée d'un nouveau ministère dont nous avons donné la composition dans notre dernier numéro. Nous ne nous arrêterons pas à examiner si ce ministère est russe, anglais ou français; ce qui nous importe pardessus tout, c'est de savoir s'il réunit les éléments nécessaires pour maintenir la bonne intelligence entre les deux pays limitrophes. Or, à ce point de vue, il est loin de répondre à notre attente, il n'a pas nos sympathies. M. Tzavellas, entr'autres, ne saurait nous inspirer beaucoup de confiance; il est depuis trop longtemps connu comme un des chefs de la *grande idée* devenue depuis peu si chère à M. Tricoupi. Toutefois nous ne voulons rien préjuger contre nos adversaires, et le nepdépendra que d'eux, de nous faire oublier le passé pour ne tenir compte que du présent et de l'avenir.

En ce qui concerne la Grèce, nous considérons la nouvelle administration comme impuissante à guérir les maux de ce pays, à le faire sortir de l'état déplorable auquel l'ont réduit les fautes répétées de ses gouvernans successifs; car il faut le dire, les ministres actuels ne sont que le produit transitoire d'une intrigue de camarilla, si l'on examine les faits qui en ont amené la pénible et peu glorieux enfantement.

En Grèce, l'agrandissement des frontières est toujours dans la tête de quelques écervelés en faveur desquels nous consulterions au gouvernement hellénique l'emploi des douches ou le régime des Petites-Maisons. Est-ce lorsque l'anarchie la dévore, lorsque ses finances sont aux abois, lorsqu'en un mot elle n'a pas même de quoi faire face à ses plus pressans besoins, est-ce dans des circonstances aussi critiques, nous le demandons, qu'une société née d'hier et arrivée déjà à un état de presque caducité, doit songer à insurger des provinces limitrophes dont les habitans n'ignorent cettes pas le sort qui leur serait réservé, s'ils faisaient tout pour se de prêter aux conseils insidieux d'hommes qui ne manqueraient pas de les traiter d'étrangers, du jour où ces mêmes hommes n'en auraient plus besoin! Et qui ne se rappelle pas la récompense accordée par la Grèce à une foule de familles émigrées de la Turquie sur son territoire? Trop heureuses, d'avoir pu regagner leurs foyers pour y solliciter une bienveillance et un pardon qui ne firent jamais défaut au malheur!

La portion violente et fanfaronne de la population hellénique devrait se persuader, une fois pour toutes, et dans un intérêt sagement patriotique, que pour faire la guerre, en vue d'arrondir ses frontières, il faut des armées; que l'organisation des armées demande du temps et de l'argent, et qu'elles ne sont redoutables que lorsqu'elles se composent d'autres hommes que ceux qui n'ont vu que le feu de leur cuisine.

Nous laissons la question de droit de côté.

Dans son numéro du 18 avril, qui vient de tomber sous nos yeux, aujourd'hui seulement, au moment où nous mettons sous presse, le *Courrier d'Athènes*, qui a des alternatives de folie et de bon sens, édite, à notre adresse, un article nauséabond que nous nous dispensons de communiquer à nos lecteurs. Le *Courrier* a mal choisi son temps, s'il a voulu prouver que la Grèce est le meilleur des mondes possible. Au moins aurait-il dû, le maladroit, se garder de commettre cette énormité dans un numéro presqu'en entier consacré au triste récit des innombrables délits ou crimes accomplis en Grèce, dans le court espace de 8 jours!

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre que nous avons reçue de Buthurest en date du 28 avril:

« Nous ne savons ici rien de bien saillant de la Transylvanie. Cependant la nouvelle nous est arrivée que le général Bem, après avoir pris Carlsbourg, était dirigé avec son corps d'armée sur le Banat, et s'y était emparé de Caramsebes, et de Logoge, et menaçait Orsova; mais l'on assure que cette marche avait pour but de cacher ses véritables projets, car il a pris ensuite une autre direction pour marcher vers Temichova. Des troupes avaient été expédiées à Orsova d'Agram par le Danube, et le corps d'armée autrichien qui était en Valachie, s'y est également rendu.

« Le Cômacam, prince Cantacuzène, se signale toujours par son zèle à diriger l'administration dans la voie la plus utile aux intérêts du pays. Il fait de fréquentes visites nocturnes pour inspecter les établissemens publics de la capitale, et ordonne aussitôt des mesures efficaces pour en réformer et améliorer le service. »

Un de nos correspondans de Vienne s'exprime en ces termes sur les affaires de la Hongrie:

« Lorsque, vers la fin de l'année passée, les troupes impériales marchèrent contre les rebelles hongrois après avoir vaincu l'insurrection à Vienne, de rapides succès amènèrent l'armée impériale jusque dans la capitale de la Hongrie. L'occupation de cette dernière semblait avoir brisé toute la force de la révolution et cérait la considération et l'influence de ses chefs, au point qu'on croyait pouvoir se livrer à l'espoir que les populations, pour la plupart égarées par ruse et par les plus infames moyens de séduction, pourvu qu'on leur donnât le temps de la réflexion, ne tarderaient pas à ouvrir les yeux et à retourner à leur devoir.

« Cette attente, qui fournit une nouvelle preuve de la modération impériale, fut malheureusement été qu'une déplorable erreur à laquelle il s'était abandonné. Dans un noble but on voulait temporiser, et on n'a fait que perdre un temps précieux qui fut employé par le parti du désordre pour attirer à lui de tous les pays d'Europe de nombreux affiliés, à qui il désormais il réussit à fanatiser de nouveau les masses par les artifices les plus révoltans qu'on pouvait imaginer, et à se mettre aussi en mesure de résister aux troupes impériales.

« Depuis longtemps l'insurrection hongroise a cessé d'être une insurrection nationale. Ce malheureux pays est devenu l'arène où les ennemis de l'ordre et de la légalité, sont accourus de toutes les parties du monde pour travailler au triomphe de la révolution.

« Ceci a comme de raison, rendu la tâche du gouvernement autrichien beaucoup plus difficile, et cela explique pourquoi les armes impériales n'ont pas obtenu, dans ces derniers temps, de plus brillans succès dans une lutte avec des ennemis qui comptent parmi leurs alliés la trahison et les plus viles passions.

« Le parti révolutionnaire met cette circonstance à profit pour répandre sur l'état des affaires de la Hongrie une foule de mensonges dont le but est d'ébranler la confiance dans les forces de l'Autriche et de porter préjudice à son influence.

« Mais nous espérons que bientôt il sera mis un terme à ces odieuses menées, car le gouvernement impérial est résolu à déployer toute la force dont il dispose pour rétablir le règne de la légalité.

« Nul doute qu'il y réussira, la situation des autres provinces de la monarchie, restées fidèles à leur souverain, étant des plus satisfaisantes et offrant au gouvernement de grandes ressources et de puissans moyens d'action.

« La constitution de l'Empire a été partout accueillie avec des témoignages de reconnaissance et se trouve déjà en pleine exécution. La levée des recrues a eu lieu partout avec un succès qui atteste l'excellent esprit des populations et leur dévouement à la bonne cause, et malgré les circonstances défavorables, les impôts sont payés sans la moindre difficulté. Les mouvemens qui se manifestent dans quelques uns des pays annexés au royaume de Hongrie ne sont dirigés que contre l'oppression exercée par le magyarisme envers les autres nationalités et ne prouvent, par conséquent, qu'être favorables aux vues du gouvernement.

« Quiconque donc est dévoué à la bonne cause doit se méfier des nouvelles du théâtre de la guerre en Hongrie pour autant qu'elles ne viennent pas d'une source officielle, et doit laisser au gouvernement le temps nécessaire pour se mettre en mesure d'agir. La force qu'il est désormais à employer, et qui est à sa disposition, est un sûr garant du succès, d'autant plus qu'après les expériences que l'on vient de faire, on ne se laissera pas arrêter par des ménagemens dans l'emploi efficace de cette force. »

35me Bulletin de l'armée

Publié à Vienne le 24 avril 1849.

Après le mouvement rétrograde que l'armée autrichienne avait effectué vers Pesth dans les premiers jours d'avril, afin d'y prendre une position plus concentrée, pro, rea couvrir les deux villes (Bude et Pesth), l'ennemi fit contre elle, presque tous les jours, des tentatives d'attaque qui restèrent pour lui, à la vérité, sans résultat, mais qui lui fournirent toutefois la preuve que notre force principale était réunie autour de Bude et de Pesth. Il assaillit peu après Waitzen, où se trouvaient deux brigades commandées par le général-major Wolf. Le combat y fut très-sérieux et très-meurtrier dont héroïque. Ses brigades furent ensuite obligées de se replier en amont du Danube, sur Leld et Kemend. Au moment où l'ennemi nous crut suffisamment occupés près de Pesth, il s'avança sur Leva en deux fortes colonnes, dont l'une s'achemina le long de la rive gauche de la Gran, tandis que l'autre prit la route directe par Spoly-Sagh.

Le 18 avril il avait concentré à Leva environ 30 000 hommes de ses meilleures troupes, avec lesquelles il traversa la Gran en trois colonnes près de Rilma, Dors et St-Benedek.

Le feld-maréchal-lieutenant de Wohlgemuth, commandant cinq brigades (en tout 15,000 hommes qui, partis de la Moravie et de l'Archiduché de l'Autriche, avaient été placés en réserve derrière la Gran, averti de ce mouvement, quitta Remend, du 18 au 19, pour marcher entre Malas et Bese à la rencontre de l'ennemi.

A la bataille, celui-ci avait rangé en ligne de bataille ses troupes, de deux fois supérieures en nombre aux nôtres, entre Verebely et Nagy-Sarlo. Une attaque sur Nagy-Sarlo par la brigade du prince Jablonowsky réussit complétement. Une de ses colonnes pénétra jusqu'à ce village; mais celui-ci ayant été livré aux flammes par l'ennemi, elle se vit forcée de renoncer à entrer. L'ennemi profita de cette circonstance pour tourner, entre la rivière de Gran et Nagy-Sarlo, notre aile droite, tandis qu'il tentait d'exécuter du côté de Verebely la même manœuvre contre notre aile gauche. La lutte la plus acharnée avait déjà duré depuis le matin de très bonne heure jusqu'à l'après-midi; le feld-maréchal-lieutenant de Wohlgemuth avec sa présence d'esprit tant de fois éprouvée, avait en combattant retiré ses troupes épuisées, d'une position dans l'autre, tandis que l'ennemi avait étendu ses lignes de Danu jusqu'vers la ville de Neutra.

Le feld-maréchal-lieutenant de Wohlgemuth avait déjà reçu auparavant l'ordre de continuer sa retraite, dans un cas défavorable, jusque derrière la Neutra et même derrière la Waag pour couvrir le vallon de ce fleuve où la ville de Presbourg et pour opérer sa jonction par l'île de la Schütt avec le corps d'armée qui bloquait Comorn et qui, l'entre-temps, ne cessait de bombarder vivement cette forteresse.

Le commandant en chef, le général d'artillerie, baron Welden qui, arrivé le 17 à Gran, s'était convaincu que la force principale de l'ennemi pouvait avoir opéré cette marche par les montagnes pour ravitailler et renforcer Comorn, ordonna à l'instant au ban Jellachich de sortir de Pesth avec toutes ses troupes et d'attaquer l'ennemi, mais de ne pas poursuivre, même les avantages obtenus, avec trop de précipitation. Le ban s'avança le 19 sur tous les points, mais l'ennemi se retira avec tant de célérité que nos boulets à canon mêmes ne purent l'atteindre.

Le 20, une autre colonne ennemie qui jusque-là était restée en réserve derrière la rivière d'Ipoly, s'avança avec l'aile gauche de l'ennemi sur la rive droite de la Gran vers Kemend et la ville de Gran. Elle y attaqua la division Csorich qui s'y trouvait en réserve. Celle-ci toutefois ayant appris que le même jour le feld-maréchal de Wohlgemuth avait déjà dépassé Neuhaïtel, se retira en combattant vers la ville de Gran et en démolit le pont pour défendre vigoureusement ce point. Le 20, le général en chef arriva à Bude.

Dans ce rayonnement des positions militaires, le général en chef jugea l'occupation ultérieure de Bude et de Pesth comme offrant de grands inconvéniens pour les opérations militaires dorénavant à suivre, et cela d'autant plus que le Danube, de Comorn jusqu'à Waitzen, se trouvait au pouvoir de l'ennemi et qu'aucune des deux villes de Bude et de Pesth n'offre un pivot d'opérations convenable. Le baron Welden se prépirait donc à concentrer ses troupes dans une position plus avantageuse, et il est convaincu qu'avec les renforts qui ont été mis à sa disposition et qui sont en marche, il sera bientôt en état de reprendre l'offensive avec succès.

Des nouvelles de Pesth du 21 avril portent que l'ennemi avait entrepris ce jour-là, une attaque près de Czinkota, mais qu'il fut partout repoussé par nos troupes après un combat peu opiniâtre.

D'après les rapports qui viennent d'arriver de la part du général d'artillerie comte Nugent, en date de Semlin le 17 avril, l'état des choses sur le bas Danube s'améliore de plus en plus le district des Czaïkistes est de nouveau purgé de l'ennemi; la position autour de Petervaradin a été considérablement fortifiée par les retranchemens faits sous la direction du colonel Mamula, et enfin le corps qui s'y forme et qui reçoit des renforts de tous côtés, sera bientôt dans le cas de reprendre l'offensive et de s'avancer sur Szegedin.

Notre impartialité nous fait un devoir de publier la lettre suivante:

AU RÉDACTEUR.

J'ai vu avec peine, dans votre estimable journal, en date du 24 mars dernier, N° 152, que votre correspondant de Damas, par une lettre datée du 7 du même mois, se permet d'avancer que S. Exc. Osman pacha refuse de me reconnaître en qualité d'agent consulaire de Sardaigne, faute de documens viziriels de la S. Porte.

Il est vrai que quelques difficultés se sont élevées entre l'autorité locale et le proconsulat de Sardaigne, mais il était question de soutenir les intérêts de quelques personnes se disant sujets Toscans que je suis chargé de protéger en l'absence d'un agent consulaire de leur nation; conséquemment, ces affaires n'ont aucun rapport avec le proconsulat de Sardaigne dont les sujets et protégés n'ont point cessé de jouir des avantages qu'ils possédaient auparavant. Ces faits étant d'une authenticité incontestable, je prends la liberté de m'adresser à vous pour redresser les erreurs commises par votre correspondant.

Malheureusement le correspondant de Damas a déjà cherché à semer la division entre la colonie européenne. Actuellement, il tâche d'établir de faux rapports entre l'autorité locale et l'Agence consulaire de Sardaigne.

Espérons qu'il n'en pas plus loin!

Je vous prie, Monsieur le Rédacteur, de vouloir insérer cette lettre dans votre estimable journal, et agréer l'expression des sentiments très distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Gérant du proconsulat de Sardaigne,
Georges Mancopoli.

Domas, le 25 avril 1849.

Par ordonnance impériale:

Zia pacha, ci-devant gouverneur de Tirhala, vient d'être nommé gouverneur d'Icari, province nouvellement formée.

Avant-hier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence de S. A. le Grand-Vézir, Réchid pacha.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier mardi, le Sultan est monté sur le bateau à vapeur de l'Etat le *Taïf*, accompagné de S. Exc. Suleyman pacha, pour aller visiter son Augustè-Mère aux bains de Valova.

S. M. était de retour hier au soir dans la nuit.

FEUILLETON.

LE NATURALISTE ET LE BAS BLEU.

— Oui, madame, oui, je suis de l'avis de Beaumarchais, l'homme a le rare privilége d'être amoureux en tout temps et en toute saison, ni l'âge même ne saurait l'en empêcher.

C'était M. Vernage, homme de quarante-huit ans, et fort aimable, pour un naturaliste, qui parlait ainsi.

— Voilà ce qui le distingue des bêtes.

— Oh! madame, il y a beaucoup d'autres différences entre les deux genres.

— La personne qui venait d'achever la citation de Beaumarchais était une femme de quarante ans, qui brillait de tout l'éclat d'une éblouissante beauté. Marcelle, sous ce rapport seul, à Ninon, qui, toute sa vie, dissimuler une moitié de son âge, madame Sophie Crétu, en avouant seulement trente ans, avait le plaisir de s'entendre dire qu'elle ne paraissait pas plus âgée. Et ce n'était pas dans des salons de Versailles, mais au moment dont nous parlons, avec un homme qui savait son âge à un jour près.

C'était une femme riche, veuve depuis dix ans, et un bas bleu. Mme Crétu n'avait pas cependant les défauts attribués aux bas bleus en général: femme de lettres, elle exerçait en amateur, et mettait assez à profit les loisirs de son veuvage, une excellente éducation et beaucoup d'esprit naturel. Mme Crétu produisait peu, et sa modestie l'empêchait souvent de publier ses productions: son nom dans quelques recueils obscurs, dans ces albums qui ne sontent pas des mainvoir leur propriétaire, le lecteur attentif, judicieux venait à rencontrer une petite pièce de vers made prose sorte de la plume de Mme Crétu, il était étonné de trouver sa prose et pure, son vers harmonieux et coloriés, riche, sensée, et qui jamais ne sortait des sentiers étroits du bon goût. Mme Crétu ne connaissait pas tout son talent, elle se sentait poussée à produire chaque jour davantage, et cette propension l'effrayait. Plus connue, elle attirerait les regards, la critique s'occuperait d'elle, en disserait son talent, et peut-être de l'ouvrage en lui-même jusqu'à l'auteur. Un sentiment delicat, un tact exquis faisaient hésiter Mme Crétu entre le rôle de jolie femme qui lui allait à ravir, mais qu'elle jouait depuis longtemps, et celui de femme de lettres, si difficile à soutenir avec convenance. L'ouvre, il est vrai, sied mal aux doigts de roses. Mais Mme Crétu avait quarante ans: sa beauté, intacte encore, ne pouvait que décroître, et peut-être qu'elle s'étonnerait tout d'un coup comme le soleil, qui, lorsqu'il arrive au couchant, disparaît avec tant de rapidité qu'on dirait qu'il se précipite, suivant l'expression de la Fontaine. Alors il lui serait doux d'être distingué par l'esprit et recherchée pour ses succès dans ce dernier cas, il lui fallait un guide, un ami, qui la conseillât, lui servît d'abord d'aristarque, puis de soutien.

L'homme qu'elle avait choisi pour remplir ces fonctions difficiles, était M. Vernage, celui-là même qui appuyait ses déclarations d'amour sur les axiômes de Figaro. M. Vernage était d'un âge assorti au sien, elle le connaissait depuis l'enfance, et l'aimait de cette amitié calme et tranquille qui, chez une femme raisonnable, se convertit facilement en amour. Le caractère de M. Vernage était excellent, son esprit juste, son instruction profonde, il avait des goûts simples, studieux, et s'occupait d'histoire naturelle, un peu par passion, un peu pour utiliser les heures d'une vie inoccupée; du reste, homme du monde et encore assez joli homme malgré ses quarante-huit ans, M. Vernage était grand et maigre, sa figure était distinguée, il avait le regard fin, spirituel et doux, et persuadé toujours mais avec le plus grand soin, l'âge n'avait rien enlevé ni à la gaîté de son esprit, ni à l'élégance de sa tournure. Toutes convenances à part, deux choses portaient encore Mme Crétu à se rendre aux vœux de M. Vernage; la première, c'était qu'il était riche; jolie l'était, il est vrai aussi, mais leurs deux fortunes réunies devaient augmenter leur luxe et par conséquent leur bien-être. Mme Crétu aurait un équipage, elle donnerait deux dîners par semaine, et y converrait la littérature toujours sensible à l'attrait d'une table toujours bien servie; enfin, elle quitterait le nom de Crétu qui sonnait mal à son oreille; une muse ne peut pas s'appeler Crétu, tandis que Vernage a quelque chose d'harmonieux qui plaît et séduit. Les vers de Mme Vernage ne pouvaient manquer d'être mieux appréciés que ceux de Mme Crétu. Rien n'est indifférent pour une femme.

— Arrêtez, pensait Mme Crétu, c'est bien fait appeler Voltaire.

Elle permit donc à M. Vernage de continuer la conversation qu'il avait commencée, et de lui expliquer longuement comme quoi, malgré son âge, il aimait ainsi que le ferait une jeune homme. C'était la une première déclaration. Mme Crétu eût à répondre directement, mais M. Vernage insista, et la belle veuve fut obligée d'arrêter l'ardeur juvénile de son prétendant, qui demandait avec instance la permission d'espérer.

— Nous verrons, monsieur, répondit la veuve, nous verrons: le mariage est une chose si grave, qu'on ne doit pas s'y résoudre sans réflechir.

— Grave! répétait M. Vernage.

Et le naturaliste se mêla raconter les amours du pivert, petit gentilhomme aîné des forêts d'Amérique, dont il dépeignit avec gaîté toutes les folleteries printanières, toutes les joies amoureuses, et enfin le sous qu'il prend de se choisir une demeure entre les branches du plus bel arbre.

— Moi aussi, dit-il, j'ai, comme le pivert, mon petit palais dans les bois, ma demeure enchantée, aux rayons du soleil.

Il décrivait alors une petite villa cachée sous le feuillage du bois de Satory, et il invitait Mme Crétu à en devenir la chatelaine. Qui comme un pinson comme un bravoure du plus bel arbre, son âge qui était si parfaitement assorti à celui de la veuve, chose fort importante dans un ménage pour qu'il soit heureux.

— Les piverts, disait-il, ne font pas autrement; chez eux la femme et le mari sont toujours du même âge.

Le naturaliste fut si gai, il se montra si amoureux et si aimable, qu'il ne quitta la femme de lettres qu'à peu près certain de devenir bientôt son époux.

— Voilà ce que vous pouvez faire de mieux, dit à Mme Crétu sa femme de chambre favorite, quand M. Vernage eut quitté la veuve.

— Quoi donc? de quoi parlez-vous, Anna.

— De votre mariage, madame.

— Vous avez donc écouté aux portes?

— Dieu m'en garde, madame, mais j'ai vu M. Vernage sortir de votre salon avec un air si épanoui, un visage si satisfait, que je ne doute de ce qui s'est passé entre vous...

— Ah! Madame, vous aimeriez bien...

Nous allons avoir une voiture et une jolie maison de campagne, Dieu soit loué!

— Mieux que cela, Anna, je vais avoir un mari, gai, spirituel et qui m'aimera que moi.

— Oh! pour cela, Madame ne doit pas être en peine, c'est ce qui lui arrivera toujours quand elle voudra choisir.

Cette flatterie, qui n'en paraissait pas une, augmenta la bonne humeur de Mme Crétu, qui dina légèrement, passa deux grandes heures à sa toilette et partit pour un bal où elle était conviée depuis quelques jours. Son entrée fit sensation, jamais elle n'avait été si belle, jamais elle n'avait réussi, jusque-là, à mettre aussi bien d'accord la grâce particulière de son visage avec l'élégance de sa toilette.

— Vous êtes éblouissante, ma chère, lui dit la maîtresse de maison.

Une veuve remarquable par sa richesse, son esprit et sa beauté devait attirer autour d'elle beaucoup d'adorateurs. Mme Crétu n'en manqua pas: ils se pressèrent à ses côtés, ils lui firent cortége, ils brigairent à l'envi, l'avantage de lui dire un mot, le bonheur d'un regard et l'inappréciable faveur d'une contredanse. Elle était habituée à ces hommages qui la laissaient toujours froide et indifférente; mais ce soir-là, le cœur échauffé par la conversation de M. Vernage, l'imagination remplie des pivert et de leurs amours, Mme Crétu éprouva un plaisir secret à être admirée, elle regarda les jeunes gens qui l'entouraient avec une attention que, jusque-là, elle n'avait pas eue pour eux. Quelques uns étaient beaux, tous gracieux et souriants, c'étaient des figures riponnies, des fronts dont aucune ride n'altérait la blancheur, des yeux brillants et animés, et dans la tournure de tous quelque chose de leste et de hardi. Un surtout qui paraissait plus épris que les autres des charmes de Mme Crétu, fut aussi plus particulièrement remarqué de la belle veuve; il eut le plaisir de danser avec elle, et assez favorisé par le hasard pour avoir lu quelques-unes de ces productions, il en parla avec des éloges si vifs, que le front de l'auteur rougit d'amour-propre et de plaisir.

— Quel est, je vous prie, ce jeune homme avec lequel je viens de danser? demanda Mme Crétu à la maîtresse de la maison.

— Qui? ce beau garçon qui a la croix?

— Oui, Madame.

— Un de nos plus aimables lieutenans de cavalerie, il revient d'Afrique.

— Et vous l'appelez?

— M. Adolphe de Ternay.

Mme Crétu demeura plus longtemps au bal qu'elle n'en avait l'habitude, et quand elle retourna chez elle le matin, enveloppée dans sa pelisse et la tête appuyée contre un des panneaux de son coupé de remise, son imagination lui présenta M. de Ternay le sabre au poing, tenant tête à vingt ou six hédouins, et gagnant la croix et immolant les infidèles. Le jeune officier était beau comme le Giaour de lord Byron, et sans doute il n'avait laissé aucune Médora sur le rivage africain.

— Madame, dit Anna à sa maîtresse en la déshabillant, M. Vernage est venu ce soir, il espérait avoir le plaisir de reconnaître Madame. Madame ne lui avait pas dit qu'elle allait au bal?

— Non certes, Anna, je suis encore ma maîtresse, Dieu merci! Est-ce qu'il a trouvé mauvais, par hasard?

— Du tout, madame, du tout. Il viendra demain.

— Demain?

— Oui, madame, dans la matinée.

— Et pourquoi faire, Anna?

— Mais, madame, il a le projet de vous mener au bois de Satory, dans sa petite villa, qui sera bientôt la vôtre.

Mme Crétu leva les épaules. Mener une femme au bois le lendemain d'un bal, quand elle a besoin de repos et de sommeil, c'était ridicule. Elle se coucha et donna l'ordre de ne recevoir personne, sous quelque prétexte que ce fût.

— Au fait, pensa la femme de chambre, il